

après avoir terminé, au milieu des témoignages de l'admiration générale, la station du carême à Annecy, a été atteint d'une maladie mortelle dans le palais épiscopal : cet homme, si puissant dans la chaire sacrée par sa parole et par sa science, a paru plus grand encore par sa foi sur son lit de mort ; et plein de mérites, plutôt que d'années, le troisième jour de mai, suivant son désir et sa prédiction, il a pris son essor vers la bienheureuse éternité.

SERMON

SUR

L'IMMORTALITÉ DE L'HOMME

POUR

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

ooo

Justi autem in perpetuum vivent.

Les justes vivront éternellement. (*Sap. v, 6.*)

SIRE,

L'UN des grands objets que se propose aujourd'hui l'Eglise, dans le culte qu'elle rend à la troupe immortelle des Saints, c'est de réveiller en nous les pensées et les désirs de l'immortalité. Hélas ! environnés de tant de maux ici-bas, sujets à tant d'humiliantes faiblesses, condamnés à la triste nécessité de mourir, quelle espérance devrait nous être plus chère, que celle d'une seconde et meilleure vie, où nous serons affranchis pour jamais du péché, de la douleur et de la mort ? Et cependant, ô honte ! combien d'hommes sont insensibles à cette bienheureuse espérance ! combien même, le faut-il dire ? sont ennemis de leur propre immortalité, s'efforcent de n'y point croire, et, comme pour se rassurer contre elle, se réfugient dans l'affreuse et vaine attente du néant !

O divine religion des chrétiens, que tu es consolante pour le juste ! quels transports et quels ravis-

semens tu lui causes, lorsque, non contente de lui promettre, au-delà des bornes du temps, un glorieux et éternel avenir, tu lui montres déjà ses frères en possession des biens qui l'y attendent; que tu lui fais chanter et célébrer son futur bonheur dans celui dont ils jouissent; et, qu'avant de l'introduire au fortuné séjour qu'ils habitent, tu l'associes dès à présent à leurs joies, par la céleste pompe et la sainte allégresse de tes solennités! Oui, mes Frères, nous pouvons regarder cette fête comme celle de notre immortalité. Ne cherchons donc pas d'autre sujet à nos discours que cette immortalité même, dont le sentiment est gravé par la nature dans le fond de nos cœurs, dont la croyance est commune à tous les peuples, mais dont la pleine connaissance, l'idée juste et parfaite n'est due qu'à la religion véritable. En effet, si la raison nous enseigne qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt point, et que la plus noble portion de nous-même survit à la dissolution de ce corps de boue, nous avions besoin de la foi pour apprendre que ce corps lui-même ne meurt pas pour toujours, que notre limon sera une seconde fois animé d'un souffle de vie, et que l'homme entier, vainqueur du trépas, ira jouir dans le sein de Dieu d'une immortelle félicité. Ainsi se vérifiera cette belle parole de l'Écriture: Dieu a créé l'homme impérissable, *Deus creavit hominem inexterminabilem* (1). Nulle partie de son être ne sera détruite; son âme, substance spirituelle, est par sa nature même hors des atteintes de la mort, *Non tanget illos tormentum mortis* (2); et sa chair, toute corruptible qu'elle est, ne descendra dans la poussière du tombeau que pour en sortir un jour incorruptible, *Oportet... corruptibile hoc induere incorruptionem* (3). Disons-le donc en deux mots: immortalité

(1) Sap. I, 23.

(2) Sap. III, 1.

(3) I. Cor. xv, 53.

de tout l'homme, premièrement de l'âme qui ne saurait mourir, secondement du corps qui revivra pour ne mourir plus. Tel est tout mon dessein.

Eh! n'est-ce pas ici qu'il convient de prêcher ce dogme de la vraie et parfaite immortalité, devant un monarque trop éclairé pour ne pas mépriser ce qui passe avec la vie, trop grand pour se contenter d'une vaine immortalité dans le souvenir des hommes, trop vertueux et trop fidèle pour ne pas préférer à tout l'éclat de sa grandeur l'éternelle couronne que le Seigneur promet à ses élus; devant toute cette pieuse et auguste race de saint Louis, que nous voyons avec tant de joie se perpétuer pour notre bonheur sur le premier trône de l'univers, mais à qui des trônes bien plus brillans et plus durables sont préparés dans le royaume de Dieu; devant une illustre et chrétienne assemblée, qui ne se laisse pas tellement éblouir par la figure trompeuse de ce monde, qu'elle n'aime à tourner ses regards vers les joies pures et la solide gloire de l'éternité?

Grand Dieu! soutenez ma faiblesse, donnez-moi des paroles vives et ardentes, qui réveillent la foi et l'amour de la bienheureuse immortalité. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Prétendre que la mort est la destruction de tout l'homme, et qu'au moment où le corps se dissout, l'âme retombe dans le néant, c'est blasphémer contre Dieu; c'est nier tout à la fois sa sagesse, sa bonté, sa justice.

Et d'abord, que deviendrait, dans cette supposition insensée, la sagesse du Créateur? Daignez m'écouter, mes Frères. N'est-il pas évident au premier coup d'œil, qu'entre les êtres que renferme ce monde visible, le plus excellent est l'homme, et que tout le reste n'a même été fait que pour lui? et pour quel autre habitant ce magnifique palais aurait-il été

préparé ? pour qui le soleil répandrait-il ses feux et sa lumière ? pour qui la terre se couvrirait-elle de moissons, et la nature entière déploierait-elle un si pompeux et si ravissant spectacle ? Qui ne voit que l'air qui nous environne est destiné à entretenir sa vie, l'eau des fleuves à étancher sa soif et à fertiliser ses champs, les animaux à le servir comme leur roi ? Lui seul ici-bas porte l'empreinte de la Divinité, et en exerce les droits avec un empire auquel rien ne se peut soustraire. En vain les monstres sauvages se confieraient-ils en leur force ; plus fort par la raison seule, il les dompte et les enchaîne. En vain la terre cache-t-elle au fond de ses entrailles les métaux précieux que réclame son industrie ; il les en arrache, pour les plier à tous ses usages. La mer aura beau mugir, et élever ses vagues irritées jusqu'au ciel, il l'oblige à les courber sous lui, et à le porter en frémissant jusqu'aux extrémités du monde. Que les vents soufflent avec furie, il saura les captiver dans la voile, et les contraindre à le pousser dans le port. Tout devient esclave de ses volontés, ou tributaire de ses besoins. Les astres du firmament seront assujettis à ses calculs, et lui serviront de guides à travers l'immense océan et les vastes déserts. Ne mesurez pas la grandeur de son être à l'espace que son corps occupe sur la terre, mais à l'étendue de cet esprit qui lui-même mesure l'univers ; qui, du point imperceptible où il est placé, atteint jusqu'à la hauteur des cieux et jusqu'au fond des abîmes, remonte dans le passé, embrasse le présent, et s'étend dans un avenir sans bornes.

C'est cet esprit, ou cet âme immatérielle, qui fait l'excellence et la dignité de l'homme. C'est à cette substance noble, active, intelligente et libre, qu'il est donné de penser, de connaître, de juger et de vouloir. Elle s'élance dans les régions intellectuelles, voit les choses invisibles, et conçoit l'idée de l'infini. Essentiellement distincte, par sa nature et par les penchans qui lui sont propres, du corps gros-

sier qu'elle anime et qu'elle gouverne, elle se sent dégradée si elle le flatte, souillée si elle obéit à ses désirs ; elle le châtie, le subjugue et quelquefois l'immole. Elle se passionne pour le vrai, le beau, l'honnête, le sublime ; elle trouve à la vertu des charmes qui lui font mépriser tous les autres biens ; elle préfère la chasteté aux délices, la gloire aux repos, le devoir à la vie même. Que dis-je ? elle a des ailes, pour s'élever jusqu'au sein de Dieu ; elle contemple avec ravissement ses perfections ineffables, le bénit, l'adore, et se laisse consumer à son amour. Comment tout ne serait-il pas fait pour elle, puisqu'elle seule connaît l'auteur de toutes choses, sent le prix de ses bienfaits, entretient un divin commerce avec lui, ose l'appeler son père, et lui payer, au nom de toutes les créatures, le tribut d'actions de grâces et de louanges qui lui est dû ? Telle est l'âme de l'homme faite à l'image de Dieu ; inférieure d'un degré seulement aux anges, *Minuisti eum paulò minus ab angelis* (1) ; incomparablement supérieure à tout le reste, *Omnia subjecisti sub pedibus ejus* (2) ; si pure et si céleste dans son origine, si étrangère à tout ce qui est terrestre et corruptible, que les livres sacrés la nomment le souffle même du Très-Haut : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* (3). Et parce que le limon du corps se dissout, on supposera que cette âme toute spirituelle doit périr avec lui ! parce que la poussière retourne en poussière, qu'un assemblage d'éléments grossiers et matériels se désunit et se décompose, on croira qu'une substance simple, immatérielle, incapable de décomposition, puisqu'elle n'est point composée de parties, doit être entraînée dans la ruine d'un édifice de boue qui s'écroule ! Non, il ne peut y avoir de mort naturelle ni de dissolution pour l'âme, il faudrait un acte de la toute-

(1) Ps. VIII, 7.

(2) Ps. VIII, 8.

(3) Gen. II, 7.

puissance divine pour l'anéantir. Mais, grand Dieu! vous ne l'anéantirez pas; j'en ai pour garant certain votre sagesse.

Eh! de quel dessein ose-t-on vous soupçonner? Quoi! vous avez fait le monde entier pour l'homme; et l'homme, vous ne l'auriez fait que pour le détruire? vous auriez produit à si grands frais une ombre vaine qu'un moment verrait s'évanouir? tandis que nous, faibles mortels, nous tâchons d'imprimer le sceau de l'immortalité à nos ouvrages, vous, ouvrier immortel et divin, vous, la source de l'être et de la vie, vous n'auriez travaillé que pour la mort et le néant? Semblable à un architecte insensé et bizarre, ou à un enfant qui se joue, vous n'édifieriez que pour abattre, ne planteriez que pour arracher? et lorsqu'à la fin de tous les temps cette grande destruction serait consommée, ce jeu meurtrier fini, si l'un des esprits célestes, vous interrogeant sur les ruines de l'univers, vous disait: « Mais, Seigneur, pourquoi donc êtes-vous sorti de votre repos? que vous êtes-vous proposé en formant ce magnifique ensemble d'un monde qui n'est plus; en créant cette multitude innombrable d'êtres animés et inanimés, qui tous excitèrent notre admiration, dont quelques-uns furent doués comme nous d'intelligence, et pratiquèrent de sublimes vertus? » vous lui répondriez: « Regarde ces débris fumans, ces monceaux de cendres, d'ossemens et de poussière: voilà le terme où devaient aboutir tant de merveilles; voilà l'objet que j'ai eu en vue dans mes pensées éternelles; voilà ce qui devait enfin rester des œuvres du Tout-Puissant! » O Dieu, qui ne croirait blasphémer votre sagesse en vous prêtant un tel langage? mais serait-il moins indigne de votre bonté?

Si nous étions destinés, mes Frères, à mourir tout entiers, il faudrait dire que le Créateur, loin de se montrer notre père, n'aurait distingué notre nature par tant de glorieux privilèges que pour nous rendre malheureux entre tous les êtres; ses bienfaits les plus

signalés ne seraient plus que des raffinemens de cruauté à notre égard. En effet, l'homme, considéré selon le corps, est sujet à plus d'infirmités et de douleurs que le reste des animaux; et lui seul anticipe les maux par la prévoyance, les aggrave, les multiplie, les prolonge par la réflexion, par les longs souvenirs et les amers regrets. Si les autres vieillissent et meurent comme lui, lui seul a le triste sentiment de sa décadence, voit le moment fatal s'approcher, connaît les horreurs d'une dissolution inévitable et l'affreuse corruption du tombeau. Quel autre que lui éprouve les peines de l'âme, plus cruelles mille fois que toutes les souffrances du corps, les sollicitudes accablantes, les chagrins dévorans, la noire mélancolie et l'horrible désespoir? Outre ses propres douleurs, il porte encore le poids des douleurs étrangères; il pleure dans les disgrâces de ceux qu'il aime, il tremble dans leurs périls, il meurt en quelque sorte dans chacun des amis et des proches que la mort lui enlève. Au milieu de tant d'afflictions et de misères, pour surcroît et pour comble de tourment il a une soif ardente du bonheur; il le cherche et le poursuit par un penchant irrésistible de sa nature; il le demande à tout ce qui l'environne, le veut à tout prix, ne peut s'en passer, et ne le trouve nulle part. Tout ce qu'on lui présente comme capable de satisfaire ses desirs, le trompe et les irrite. Il porte gravée dans le fond de son être l'idée d'un bien parfait, immuable, infini, seul proportionné à ses besoins et à la vaste capacité de son cœur; et il ne rencontre que des biens bornés, imparfaits, périssables: il les essaie l'un après l'autre, et bientôt les méprise. Nulle beauté ne le charme long-temps, parce qu'il n'en est point dont il ne découvre les défauts, et qui tôt ou tard ne se flétrisse; les amusemens le lassent par leur frivolité; les plaisirs des sens sont trop vils, et finissent par la satiété et le dégoût; les richesses causent plus d'embarras et de soucis qu'elles ne produisent de vraies joies, et jamais elles ne firent un heureux;

les honneurs, les dignités, le pouvoir, ne sont que d'illustres servitudes, et ne produisent guère que la gêne, la contrainte et l'ennui; la gloire est un vain bruit et une fumée, qui laisse le cœur vide, et n'en guérit point la tristesse; la science est une illusion, puisque les plus savans ignorent bien plus de choses que leurs études n'ont pu leur en apprendre. N'auriez-vous donc fait l'homme, ô Dieu bon! que pour souffrir des maux trop réels, et se consumer à la recherche de biens imaginaires? Dans toutes vos autres créatures, je vois une juste proportion entre les besoins et les objets destinés à les satisfaire. La brute peut rassasier ses appétits bornés, et elle est heureuse. Mais moi, j'ai une faim et une soif que rien ici-bas ne peut appaiser. Je suis affamé de l'être, de la vie, de la parfaite beauté, de la vérité substantielle, du bonheur sans mélange, de la grandeur et de la gloire qui dure. Voilà mes besoins; vous me les avez donnés: et pour les satisfaire, vous m'auriez préparé le néant! S'il n'y a rien pour moi au-delà de ce monde et du temps, pourquoi ces désirs plus grands que l'univers, plus étendus que les siècles? pourquoi ces pensées qui se nourrissent de l'infini, et ces espérances qui courent dans un avenir sans terme? Si je n'existe que pour mourir, d'où me vient cette horreur de la destruction, cet amour et cette invincible passion pour l'immortalité? Si je ne dois jamais vous voir ni vous posséder, Seigneur, pourquoi m'a-t-il été donné de vous connaître? pourquoi ai-je compris que vous êtes mon unique bien? pourquoi avez-vous creusé dans mon sein un abîme que vous seul pouvez remplir? O mon Dieu! persuadé, certain que vous n'avez pas mis en moi un gage trompeur, et que cette terre n'est qu'un lieu de passage et d'épreuve, où je me prépare pour une bienheureuse éternité, je me soumetts sans peine à tout ce qu'il faut souffrir pour arriver à ce terme de tous mes vœux. Mais s'il était vrai, comme l'insensé ose le dire, que vous ne me traînez à travers tant d'épines

et de douleurs, dans le sentier pénible de la vie, que pour m'immoler et m'anéantir au bout de la carrière, comment pourrais-je vous bénir de m'avoir donné l'être? comment pourrais-je croire à votre bonté, le plus adorable de vos attributs?

Enfin, mes Frères, admettre cette supposition monstrueuse, serait détruire toute notion de la divine justice. Il est impossible de jeter un regard sur la société humaine et le monde moral, sans être frappé du désordre et de la confusion qui y règnent. Que voyons-nous en effet, et surtout qu'avons-nous vu? tous les droits et tous les devoirs foulés aux pieds; les adultères, les rapines et les meurtres impunis; le vice en honneur, la vertu pouvant à peine trouver grâce; l'impiété applaudie, la religion livrée aux dérisions et aux sarcasmes; d'horribles complots tramés ouvertement contre le Ciel et contre la majesté sacrée des rois; d'effroyables révolutions bouleversant les empires; des échafauds inondés de sang innocent; des lois iniques proscrivant la fidélité et commandant la trahison et la révolte; d'exécrables doctrines enseignées à la tendre enfance, à l'imprudente jeunesse, à la multitude aveugle, comme les préceptes de la plus sublime sagesse; un dessein formé et suivi avec persévérance de replonger l'univers dans le chaos, et de réduire l'homme à l'état de la bête; un dérèglement si prodigieux dans les mœurs, que la décence ne permet plus de nous reprocher nos vices. Si tous les siècles n'ont pas été témoins des mêmes excès, de tout temps il y a eu des usurpations heureuses, des guerres barbares, de sanglantes rébellions, des iniquités criantes; de tout temps on a vu des méchans qui prospéraient, et des gens de bien qui gémissaient dans l'oppression. Et Dieu, spectateur tranquille et indifférent de ces affreuses scènes, les laisserait se succéder dans tout le cours des siècles, sans y ajouter enfin une dernière scène et un dénouement digne de lui, qui réparerait tant de désordres, et ferait triompher sa justice? que

dis-je ? mettant lui-même le comble à l'horreur du spectacle, il n'attendrait les acteurs, au sortir de ce théâtre souillé de sang et de crimes, que pour les frapper tous également d'une éternelle mort, sans distinction d'innocent ou de coupable, de saint ou de sacrilège, de meurtrier ou de victime ? O Dieu ! si tels étaient vos jugemens, qui oserait en défendre l'équité ? que pourriez-vous répondre vous-même à un juste, à un martyr, qui, au moment où il vient d'expirer pour vous dans les supplices, tombant entre vos mains, et, pour tout prix de sa fidélité, vous voyant prêt à le plonger dans le néant, vous dirait : « Seigneur, j'ai accompli toutes vos volontés, et je vous ai tout sacrifié sans réserve. Pour me punir de vous avoir tant aimé, des hommes injustes qui vous haïssaient m'ont enlevé la vie du corps, et vous maintenant vous allez anéantir mon âme ! Je ne murmure point ; que vos suprêmes arrêts s'exécutent ! Je ne me repens point d'avoir donné pour vous tout mon sang ; je le ferais volontiers, s'il m'était encore permis de le faire. Mais, grand Dieu ! devais-je après cela m'attendre à subir le même sort que vos ennemis et mes bourreaux ? est-ce là ce que mon dévouement a mérité de votre justice ? et s'il pouvait y avoir un juge entre vous et moi, trouverait-il que vous récompensiez bien la vertu ? »

Encore une fois, mes Frères, cette absurde doctrine de la mortalité des âmes, de quelque côté qu'on l'envisage, mène directement au blasphème. Laissons-la donc à ceux qui ne reconnaissent point d'autre divinité de l'univers qu'un génie malfaisant ou qu'une fatalité aveugle ; à ceux qui n'aperçoivent aucune différence essentielle entre eux et la brute, et ne voient rien qui distingue leur esprit de la boue de leur corps ; c'est-à-dire, laissons cette détestable doctrine aux plus pervers et aux plus insensés de tous les hommes. De pareils monstres, s'il en existe, appartiennent-ils au genre humain ? Eh ! quel peuple y eut-il jamais, si grossier et si barbare, qui ne connût

et ne professât le dogme de l'immortalité ? quel homme si ignorant et si stupide, qui ne le trouvât gravé dans son intelligence et dans son cœur ? Où est le scélérat, l'impie, qui ait pu étouffer en lui-même la voix de la raison et le cri de la nature, jusqu'à se persuader entièrement que tout finira pour lui avec ses crimes, et qu'ils seront suivis d'une impunité éternelle ? où est l'âme vertueuse qui ait douté jamais de son immortalité, qui ne s'en tienne aussi assurée que de son existence même ?

A ce témoignage universel qu'ajouterons-nous encore ? Venez, ô divines Ecritures, venez avec votre autorité sacrée et vos magnifiques promesses, mettre le sceau à nos espérances et combler notre joie. Dites-nous que la mort n'est qu'une apparence trompeuse, *Visi sunt oculis insipientium mori* (1) ; qu'elle laisse à l'âme sa vie tout entière, *Vivet anima mea* (2) ; qu'elle ne fait que rompre les liens mortels du juste, et lui ouvrir l'entrée du lieu de rafraîchissement et de paix, *Illi autem sunt in pace* (3). Voilà ce que nous aimons à entendre ; voilà ce qui nous console dans toutes nos peines ; ce qui nous rend doux et faciles tous les sacrifices que la vertu exige ; ce qui nous fait chérir notre foi, *Dilexi* (4) ; ce qui, nous ravissant quelquefois hors de nous-mêmes, nous transporte par avance dans la terre des vivans, c'est-à-dire dans la région de l'immortalité, et nous donne un délicieux avant-goût des plaisirs ineffables dont on y jouit : *Credo videre bona Domini in terrâ viventium* (5).

Mais ce n'est pas assez que nos âmes ne meurent point ; j'ajoute que nos corps ressusciteront pour ne plus mourir : c'est le sujet de la seconde partie.

(1) Sap. III, 2.

(2) Ps. CXVIII, 175.

(3) Sap. III, 3.

(4) Ps. CXIV, 1.

(5) Ps. XXVI, 13.

SECOND POINT.

L'âme ne mourant point, si le corps qui meurt ne devait pas ressusciter un jour, il s'ensuivrait que cet admirable assemblage de deux substances si différentes, unies par un nœud secret et incompréhensible, ce chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu, serait détruit à jamais par la mort. Mais cet assemblage est ce que nous appelons proprement l'homme. Si donc les deux portions qui composent son être ne devaient plus se réunir et que l'une d'elles eût péri pour toujours, le plus merveilleux des ouvrages du Créateur demeurerait éternellement mutilé, comme s'il n'était pas en son pouvoir de le conserver ou de le rétablir tout entier.

Mais quoi! ce corps serait-il donc par lui-même si vil, que les toutes-puissantes mains qui l'ont formé dédaignassent de le retirer de la poussière? Sans doute, et nous venons de le dire, il est bien inférieur par sa nature à l'âme spirituelle qui lui communique la vie. Mais entre les œuvres matérielles de Dieu, en est-il une seule qui l'égalé? Comparez, mes Frères, et jugez. Le soleil nous éblouit par son éclat, et toutefois brille-t-il, comme l'œil de l'homme, du feu du génie, et répand-il, si j'ose ainsi parler, la lumière de l'intelligence? La sérénité du plus beau jour est-elle comparable au sourire qui embellit le visage de l'homme? à cette expression de douce joie, de paix, de noble modestie, de pudeur et de bienveillance, qui anime quelquefois tous ses traits? Lit-on dans le ciel le plus pur, comme sur le front du juste, la candeur et l'innocence? Les oiseaux nous charment par la mélodie de leurs voix et de leurs chants; mais qu'est-ce que tous leurs concerts, auprès de la parole de l'homme et des sons merveilleux qui expriment et communiquent le sentiment et la pensée, qui, en frappant l'oreille, éclairent les esprits, émeuvent profondément les cœurs, rapprochent les objets éloignés, peignent les invisibles, et

font d'un des moindres organes du corps l'admirable instrument d'un commerce spirituel entre les âmes? Il est des animaux qui ont en partage la beauté, la force, l'agilité, la grâce; mais en est-il qui aient reçu ce port majestueux de l'homme, ces yeux élevés vers le ciel, cette attitude du commandement, et cette dignité qui annonce le roi de la nature? Oh! mes Frères, quel dut être ce corps, dans l'état de sa beauté originelle, lorsqu'il sortit pour la première fois des mains de son auteur, brillant de gloire et de majesté, portant sur le front l'empreinte toute vive et toute pure de la ressemblance divine; puisque, dans l'état même de dégradation où l'a réduit le péché, il surpasse encore de si loin tout ce que ce monde visible offre de plus parfait, il y est encore le centre de toutes choses, le seul être matériel digne des regards et de l'amour du Créateur, le seul pour qui tous les autres existent! car ce ne sont point nos âmes, mais nos corps qui ont besoin de cette terre pour les porter et les nourrir, de cette lumière des cieux pour les éclairer, de cet air que nous respirons pour entretenir leur vie. Quelle apparence donc, que le plus beau et le plus accompli des objets sensibles et corporels, celui auquel se rapportent tous les autres, soit presque le moins durable de tous? Les astres roulent depuis six mille ans sur nos têtes, sans avoir rien perdu de leur splendeur; la terre, après tant de siècles, ne chancelle point sur ses bases, et conserve sa fécondité tout entière; les fleuves n'ont pas vu tarir leurs sources; les cèdres et les pins antiques couronnent encore les mêmes montagnes où les virent nos aïeux. Et le corps de l'homme serait semblable à l'herbe des champs, qui s'élève le matin, tombe et se flétrit le soir? il n'aurait un moment d'éclat et de vie, que pour être changé bientôt en un vil fumier, et devenir pour toujours la proie de la pourriture et des vers? Non-seulement il serait moins durable que tant d'autres ouvrages de Dieu qui n'ont été faits que pour lui, mais, chose plus

étrange encore, il durerait bien moins que ses propres ouvrages? Tandis que ces superbes monumens, ces palais et ces sanctuaires qu'il a construits, ces marbres et ces bronzes qu'il a su animer en quelque sorte, en leur imprimant les traits de sa propre ressemblance, résistent aux ravages du temps et attirent encore les regards des générations les plus reculées; lui-même, presque aussitôt détruit que formé, il serait depuis long-temps enseveli dans la poussière, pour ne s'en relever jamais? et il aurait fait des images de lui-même moins périsissables que le modèle fait de la main du Tout-Puissant et marqué au sceau de sa divine ressemblance?

Mais de plus, ce corps qui élève des sanctuaires à la Divinité, qui lui dresse des autels et les orne avec magnificence, n'est-il pas lui-même le plus digne temple qu'elle habite ici-bas? En est-il qu'elle préfère à un corps chaste, domicile d'une âme vertueuse et sainte? Que sont à ses yeux des édifices de bois et de pierre, ou même d'or et de porphyre, auprès de ce temple vivant qui lui-même offre l'encens, adore et prie? Voyez-le qui se courbe tout entier, se prosterne, et semble se vouloir anéantir devant la majesté suprême. Voyez cette bouche qui se colle contre le pavé du lieu saint, et le baise avec un religieux respect; ces yeux qui se fixent sur le tabernacle, et se remplissent de pieuses larmes; ce cœur qui palpite d'amour pour son Dieu; ces mains qui s'élèvent vers le ciel, comme pour porter l'hommage de l'adoration jusqu'au pied du trône de l'Eternel. Entendez cette voix et cette langue, qui chantent avec une si douce harmonie ses louanges, et invitent hautement toutes les créatures à célébrer avec elles ses grandeurs.

Mais, ô merveille! ce n'est pas assez pour ce corps d'argile de rendre un culte si pur à l'auteur de son être, il faut encore qu'il imite en quelque sorte ses vertus, qu'il soit l'instrument, le ministre, et comme le représentant de sa providence bienfaisante sur la

terre. Quel est le genre de bonne œuvre pour lequel il ne s'empresse, auquel tous ses membres ne concourent? ne sont-ce pas les entrailles qui s'émeuvent au récit de l'infortune? n'est-ce pas le bras qui s'étend pour soutenir ou relever l'infirmes, pour essuyer les pleurs de l'affligé, pour répandre des largesses dans le sein du pauvre? ne sont-ce pas les mains qui travaillent pour vêtir l'homme nu, pétrir le pain de l'homme affamé, dresser la couche de l'homme languissant et malade? n'est-ce pas de la bouche et des lèvres que coulent ces paroles tendres et consolantes, le baume le plus salutaire et le plus doux que la charité puisse appliquer aux blessures du cœur? Où est, en un mot, le bien que fait à l'humanité une âme sensible et généreuse, sans que le corps y contribue avec elle, et en fasse même souvent les principaux frais? Quelquefois il épuise ses forces, et se consume tout entier au service de Dieu et du prochain. Et pour récompense, ce Dieu de bonté le vouerait à une éternelle destruction? il romprait sans pitié et sans retour l'alliance d'une âme et d'un corps si saintement unis pour tous les offices de la piété et de la miséricorde? Non, Seigneur, non, je ne le croirai jamais.

Il est vrai néanmoins, mes Frères, que le péché, en infectant la source des générations humaines, et faisant couler son poison funeste jusqu'au fond de nos entrailles, a irrité Dieu contre une chair qu'il avait créée dans l'innocence, et que souillait à ses yeux une si affreuse corruption. Il ne put voir son ouvrage déshonoré, et il le brisa; mais, ô dessein digne de lui! pour refaire sur un modèle plus parfait ce que le venin du serpent avait défiguré et non détruit!

Quels admirables et divins mystères la religion offre à ma foi! Un Dieu se revêtant de la chair de l'homme pour la purifier, subissant la mort pour en renverser l'empire, sortant vainqueur du tombeau pour nous en assurer la victoire, faisant de